

COURAGE CIVIL.—HONNEUR.—PATRIE.—LIBERTÉ.—PROGRES.  
GAITE.—SANTÉ.—BIEN-ÊTRE.—SAVOIR.

# LE FANTASQUE

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS,  
ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande; personne, je veux; je fais ce qui me plaît, j'en ai comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par  
{ N. AUBIN, Rédacteur.  
{ W. H. ROWEN, Imprimeur.  
No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année ou, vol. se compose de 36 numéros et se divise en trimestres de 24, sans interruption pour l'hiver. Le prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable d'avance. On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois. Le prix du port par la poste est une piastre pour toute la province. Tous les communications, demandes ou réclamations doivent être affranchies. On s'inscrit gratuitement tous les articles d'utilité et d'intérêt publics; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

Pour des Annonces. Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi-piastre. Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion subséquente se fait au quart des prix ci-dessus. Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.  
PRIMES. On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On débite moitié aux souscripteurs à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille gratis.

## LE FANTASQUE QUÉBEC, SAMEDI, 29 JANVIER 1843. Le Fantastique. REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS. (Qu'il s'en aille bien, ça dit.)

QUE CELA VOUS SERVE DE LEÇON.  
La gêne monétaire qui presse plus ou moins cet hiver toutes les classes de la société, et plus particulièrement, à la partie travaillante, aura mieux valu, pour tout le monde, qu'on y ait une leçon profitable pour l'avenir, que dix années de prospérité. Recherchons un peu la première, la principale cause des souffrances et l'on y trouvera, probablement, les mêmes causes. Pour cela il faut jeter un coup-d'œil en arrière.

Nous ne datons pas d'assez long-temps pour pouvoir parler par nous-même; mais au dire général d'hommes qui ne sont pas encore de vieillards, il est bien certain que l'on a vu régner ici une aisance générale telle que nul autre pays du monde n'en pourrait montrer. Il n'y a que quelques années qu'en Canada l'on ne savait pas ce que c'était que l'indigence; dans les campagnes, on rencontrait aussi rarement un cultivateur mal à l'aise qu'on en voit aujourd'hui de véritablement prospères. L'été pour eux n'avait que des travaux faciles et proportionnés à leurs forces; l'hiver était une longue suite de fêtes, de réjouissances. Ces temps heureux n'ont passé de la réalité dans la bouche des anciens que pour mieux faire sentir les privations auxquelles on est désormais forcé de se soumettre. Dans les villes on voyait fréquemment des ouvriers faire fortune; les chefs de nos familles à présent ont presque tous été de ouvriers. Vous n'en attribuez cela au profit de dix fois plus élevés dans les salaires; à une meilleure rémunération du travail en fait. Mais alors tout était plus cher; les loyers étaient plus élevés, la nourriture coûtait infiniment davantage et, nous croyons pouvoir le dire, le gain n'était pas même proportionné comme aujourd'hui aux dépenses indispensables. D'où vient donc le changement?

Nous admettons que pour la classe agricole les années ont été moins bonnes; que les terres ne rapportent pas autant (ce dont nous ne sommes pas certains, ou tout au moins qu'il faut attribuer à la négligence des cultivateurs.) Mais n'en diminuait les dépenses nulles lorsque les revenus ont diminué? N'en a-t-on continué, ou les a-t-on augmentés? Le luxe des habits n'a-t-il que croître de jour en jour; des marchands fixes se sont établis en grand nombre et ont remplacé les colporteurs ambulans qui autrefois suffisaient, mais qui n'ont plus fait à bien leur affaire lorsque l'argent s'est trouvé plus rare, parce que ces gens-là ne faisaient point crédit.

Un marchand d'omnibus est beaucoup plus comode; il connaît la valeur des propriétés de ses pratiques; et se fait un plaisir de leur avancer autant qu'il les désire. La facilité de se procurer le nécessaire à crédit fait qu'on ne se prive de rien et que le superflu est bien vite considéré comme indispensible; on s'aveugle sur ses moyens; on bâtit de magnifiques châteaux en air; on se dit qu'une seule récolte abondante suffira pour relever toutes ses dettes. Mais voici que le marchand, qui n'a nulle poésie dans l'imagination et qui ne veut point se contenter d'espérances pareuses, se dit: monnaie que les banques ne prennent point, devient tout-à-coup sévère, renfrogné, d'obligeant d'empressé, qu'il était. Il le vendra dans un mauvais jugement avec frais, intérêts, dépenses etc.; etc.; et devant les huissiers à la saisie, encolère. Le tiers qui nous avait vu naître, et sur lequel on n'aurait pas pu vendre pour quelques loins; les chevaux, les vaches, les moutons qu'on avait élevés soi-même et qu'on aimait comme s'ils avaient fait partie de la famille, passent avec le reste entre les mains du marchand qui paie avec son livre de comptes. Voilà ce qu'a fait le luxe. Voilà l'histoire de vingt de cent personnes dans chaque paroisse.

Quant à la classe ouvrière de nos villes, c'est une répétition des mêmes fautes, avec cette différence que la ruine est plus prompte, mais aussi moins irréparable. Que ceux qui ont quelque ménagement, qui sont aujourd'hui âgés ou au moins réduits à vivre au jour le jour et qui ont vu de l'aisance dans la maison paternelle, disent si l'on y vivait le luxe qu'ils étaient eux-mêmes aujourd'hui, ou s'ils disent si l'on y était moins heureux, moins content, moins vertueux.

Les salaires élevés payés à la main d'œuvre par les constructeurs de navires ont attiré dans notre ville particulièrement, une foule de familles qui avaient jusques-là vécu dans la campagne; l'appât de l'argent comptant leur a fait abandonner une vie plus simple mais en somme plus heureuse, et pourtant si les chefs de ces familles avaient été mieux conseillés par l'exemple de leurs camarades nauts de la ville ou qui les y avaient précédés il n'y a nul doute que cet accroissement de population aurait été un bien pour tout le monde comme l'accroissement du travail en est un pour le pays; mais le luxe est venu là encore renverser les circonstances heureuses et faire le mal là où l'on aurait dû attendre le bien. Les ouvriers qui gagnent une piastre par jour, année commune, auront pu certainement épargner deux piastres par semaine puisqu'ils n'ont pas trouvé heureux de gagner une demi-piastre. Eh bien au lieu de cette économie sage et saine, l'ivraie, c'est la dissipation qu'on a vu régner. L'ouvrier lui-

même a commencé par chercher le plus beau drap pour se couvrir et s'est fait habiller comme le premier gentilhomme de la ville; pourtant ce son arrivé, si vous vous en souvenez, il avait meilleur mine dans l'étoffe du pays, qui le gênait moins que le drap de vingt-cinq chelins. Sa femme, toute confuse de le voir si beau, n'osa sortir qu'en Gros de Naples qu'un chapeau de velours, qu'un châle de crêpe. Comme les beaux habits ne servent à rien si on ne les met trop pas, il faut chercher des connaissances; mais quand on commit du beau, moins, il faut lui faire honneur. Il a donc fallu orner la maison, acheter rideaux de moire, tapis de Turquie, sofa de crin et d'acier, glaces, verres, coupes, faïences et autres, en un mot, quelquefois les deux bons vieux temps. Si cette feuille tombe dans les mains de quelque lecteur d'Europe il lui viendra que nous écrivions un conte arabe ou que le Canada est un pays de fées où l'on sert à payer les rues, percevoir l'Europe les seigneurs, les rentiers et les banquiers seuls ont dans leurs maisons de l'acier, des tapis et du cristal. Mais nous li-même lecteur ne serait plus étonné si nous lui disions que dès que le travail s'est ralenti la misère a fait aussitôt place à cette somptuosité, que quelques uns de ces mêmes hommes qui s'étaient si bien les grands ou Dimanche, ont été les premiers à inscrire leurs noms sur les listes des indigents honteux. C'est qu'en effet ils devaient avoir toute de leur indulgence. Ceci n'est pas à passer un mot, mais s'étonnerait supplier ceux qui prétendent de profiter de la leçon donnée qu'il vint de donner. Si le travail recommence un printemps, comme il faut l'espérer, que nos ouvriers a-t-ils échangé entre eux une baguette d'éponge dans laquelle ils ont versé son à son ce qui leur restait à la fin de chaque journée. Ils n'auront alors plus à redouter les ennuis des malins ou les chances incalculables du commerce; il se ront non seulement à l'abri de la misère mais ils contracteront le goût de l'ordre et de l'économie, pourront faire de bons enfants qui seront peut-être moins richement mais plus chèrement vêtus, et ils n'auront point de ces vices pour avoir une vieillesse sage et à l'abri du besoin. Que ceux qui ont de l'influence parmi les ouvriers les sollicitent d'as à présent de leur conseil que nous leur donnons plus haut; qu'ils leur expliquent les détails, les avantages et les inconvénients de ce qui nous a fait de mieux le comprendre et de rendre ce bienfait plus efficace et plus général.

### PLAN DE TAXES.

Comme la corporation a l'air de vouloir à tout prix imposer des taxes sur les citoyens, et que, comme cela arrive le plus souvent, les petits courent le risque de devoir payer pour les grands.